

mais sa taille courbée, son front chauve et sillonné de rides profondes, le font paraître plus âgé ; on le devine, c'est la vieillesse anticipée du savant ou du penseur dont le travail use la constitution délicate. Une vieille dame, dont l'air est digne et la mise soignée, est placée en face d'un partenaire à la physionomie ouverte et aux épaisses moustaches. Enfin, un cinquième vieillard, les deux mains appuyées sur une forte canne à bec recourbé, et légèrement penché en avant, paraît suivre avec intérêt les péripéties du jeu.

Comme pour adoucir les teintes un peu sévères de ce tableau, une jeune fille, un enfant, un meuble, apparaissent au second plan. La jeune fille est assise au coin le plus obscur de la cheminée, elle a le coude appuyé sur une table à ouvrage, élégant petit meuble de forme moderne ; l'enfant, charmante et mignonne créature de six à sept ans, se roule avec un chat sur le parquet, qu'elle balaye de ses longs cheveux bouclés.

Tel est l'aspect que présente le salon de M. de Plainville le soir de chaque dimanche. C'est son jour de réception, et, si le cercle s'agrandit parfois, il est invariablement formé de ses trois vieux amis : l'abbé Duclos, le docteur Jerson, M. du Pasquier, auxquels se joint sa vieille parente, madame d'Arbois ; le vieux docteur, l'habitué, l'ami de la maison, amène chaque dimanche sa petite-fille, et, grâce à elle, le chat angora de Blanche de Plainville est admis à passer la soirée au salon.

La partie qui se jouait en ce moment avait été vivement disputée ; la victoire se déclarait enfin, et le vieillard qui était resté simple spectateur de la lutte, la voyant terminée, s'approcha de la cheminée, et, écartant les pans de sa redingote marron, il s'y appuya, le dos tourné au feu.

La jeune fille, voyant cette nouvelle installation, quitta sa pose rêveuse ; sa main, qui soutenait son front incliné, s'abaissa, et son gracieux visage apparut se détachant sur le fond sombre et rougeâtre du vieux fauteuil. Mademoiselle de Plainville s'appelait Blanche, et, contre ce qui arrive quelquefois, elle pouvait sans crainte se parer de ce gracieux prénom. La blancheur de son teint et la transparence de sa peau étaient telles, que le vieux docteur, ennemi déclaré de ce qu'il appelait le jargon poétique, n'avait pas haussé les épaules la veille, en entendant un vieil ami de la maison, beau parleur et phraseur émérite, la comparer à un lis auquel la rose avait prêté un peu de ses plus délicates couleurs. A ce teint sans pareil se joignaient d'abondants cheveux cendrés, des traits gracieux et distingués animés par le regard pensif et profond de deux grands yeux qui, ce soir-là, se levaient fréquemment sur le cadran de la pendule comme pour l'interroger ; évidemment la jeune fille attendait quelqu'un.

Le vieux docteur, après avoir regardé quelque temps en souriant les yeux de sa petite-fille, prit les pincettes,

et s'asseyant vis-à-vis de Blanche, se mit à tisonner en silence.

Pour la jeune fille, qui connaissait toutes les habitudes de ce vieil ami de sa mère, c'était une preuve infaillible qu'il avait quelque chose de sérieux à lui dire.

— Vous ne jouerez donc aucune partie ce soir, docteur ? demanda-t-elle en souriant.

— Moi, non vraiment, ma chère enfant ; je ne joue guère que quand je suis nécessaire, vous le savez bien, et, il n'y a aujourd'hui qu'une table, qui est au complet.

— C'est vrai ; mais que diriez-vous d'une partie à nous deux ?

— Hum ! voilà une aimable idée, et je ne vous conçois pas de désirer pour partenaire un vieux bourru comme moi. Enfin ce serait tant pis pour vous, ma pauvre Blanche, et j'accepterais sans scrupule votre proposition, si à l'écarté vous étiez de force à lutter contre moi. Mais je vous bats toujours.

— Qui sait ? j'y mets peut-être de la bonne volonté.

— Ah ! bien oui, dites plutôt que votre esprit voyage, et que vous n'êtes jamais à votre jeu. Je ne vous en fais pas un reproche : les cartes ne sont pas de votre âge, et je trouve tout simple que vous les laissiez aux perruques et aux... — approchez un peu et ne me forcez pas de répéter — et aux fausses papillotes.

Et le vieux docteur lançait un regard en dessous sur la frisure blonde qui encadrait le visage digne et sévère de madame d'Arbois.

Blanche riait silencieusement, afin de ne pas attirer l'attention des joueurs.

— Ainsi donc, reprit M. Jerson, ne faisons pas de partie, puisque, si je porte perruque, vous ne portez pas encore de fausses nattes, et causons. C'est comme s'il n'y avait que nous deux dans le salon : le jeu absorbe toute l'attention de nos voisins, et Fanny compte les poils des moustaches de Loulou ; or, elle en a pour quelque temps : d'abord elle ne sait pas compter, ensuite Loulou a des moustaches à faire honte à plus d'un de nos dandys barbus. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit, et je voulais vous demander s'il est vrai qu'Albert ne demeure plus ici.

Blanche regarda le vieillard avec étonnement.

— Et où voulez-vous qu'il demeure ? dit-elle, vous savez bien qu'il ne nous a point quittés.

Le docteur Jerson avait ouvert sa tabatière et aspirait lentement une grande prise de tabac.

— Ce ne serait, dans tous les cas, que depuis hier, reprit-il, et c'est ce que j'ai répondu à ceux qui m'ont parlé de cela. Saviez-vous, ajouta-t-il en baissant la voix que le bruit court qu'il va se mettre en pension en ville ? Et, ma foi, il est si étourdi, que je ne savais trop que penser de cette nouvelle.